

### Texte et contexte

A l'heure où une Ecole de psychanalyse va être fondée dans un monde en pleine mutation, nous proposons d'envisager la position de l'analyste selon Lacan qui, en 1967, écrivait dans la *Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole* : "D'abord un principe : le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Ce principe est inscrit aux textes originels de l'Ecole et décide de sa position."

Rien ni personne, ni titre ni volonté, hors ou dans l'Ecole, ne décide du psychanalyste ; néanmoins le mode dont il s'autorise décide de la position de l'Ecole. Retenons donc :

1/ que l'analyste engage les analysants qui s'adressent à lui mais, au-delà, engage l'Ecole à laquelle il appartient.

2/ que l'Ecole ne soit pas en position d'autoriser un analyste la rend dépendante de chaque analyste qui la compose. Seul dans son acte, est celui qui s'autorise analyste et seul, celui qui fonde une Ecole. Par ce constat, Lacan débute son *Acte de fondation* en 1964 : "Je fonde — aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique — l'Ecole Française de Psychanalyse". Si bien que psychanalystes et Ecole ne semblent liés que par ce trait commun de solitude, au point de se demander si cette solitude n'est pas seule à pouvoir permettre une cohésion ? Or, ceci n'empêche pas l'amitié, même si l'évoquer dans les milieux analytiques, paraît presque déplacé. Lacan ne la méprisait pas, lui qui s'y réfère dans son *Discours de Rome*. Cette occurrence, fût-elle un hapax, vaut d'être rappelée.

Seul, donc, Lacan fonda l'Ecole Française de Psychanalyse. Des multiples Ecoles ou associations fondées à sa suite, beaucoup ont retenu le F de Freud mais peu ont conservé celui de Française. De fait, je ne m'étais jamais avisée de la double lecture permise par ce sigle : E.F.P., qui participe de son intention de :

— "restaurer le soc tranchant de la vérité freudienne",

— pour assumer "le devoir qui lui revient (à la psychanalyse) en notre monde".

Soc, curieusement, et cela est suffisamment rare pour le signaler, est un mot gaulois qui introduit un étonnant accent, non pas de nationalisme ou de terroir, mais d'histoire et de géographie. La fertilité de la pensée analytique dépendrait de son enracinement dans la culture du pays qui s'y attache. Impossible de prendre au sérieux l'hypothèse de l'inconscient sans considérer le sol d'où il est parlé. Lacan propose d'aiguiser les outils autochtones pour creuser profond, dans le champ freudien, des sillons où la psychanalyse puisse marcotter. Loin de convoquer une idéologie géographiquement invertébrée, il l'inscrit avec l'histoire au cœur de son acte pour revigorer une psychanalyse émoussée par un passé récent allemand, un présent états-uniens et un futur proche scientifique et planétaire. Ce retour à Freud ne peut s'opérer qu'en bouturant la psychanalyse à la culture et la langue du lieu qui prend au sérieux l'inconscient.

Serait-ce un côté 1914, quelque peu vieillot, de Lacan ? Que non ! Colette Soler notait récemment, dans son séminaire, devant la nécessité de se mettre à l'heure du discours du monde, combien Lacan voyait loin et net. Se mettre à l'heure d'un discours n'est pas répéter le discours ambiant, mais anticiper sur ses conséquences en le mettant en série avec celui dont il provient et celui où il conduit afin d'être en mesure de répondre à ses effets .

Or, de ce monde à venir qui nous arrive sûrement, Lacan écrivait en 1958 : "Ceux qui ont mon âge ont pu saisir comment la propagande anti-allemande des Alliés de la Grande Guerre, a engendré l'hitlérisme, qui la justifia après coup". En 1967, il annonçait que l'horreur passée serait future : "les camps de concentration [...] et ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit". Puis, dans une interview des années 70, il confirmait : "Ma peur est que par leur faute le réel, cette chose monstrueuse qui n'existe pas, finisse par prendre, par l'emporter. La science se substitue à la religion, et elle est autrement plus despotique, obtuse, obscurantiste. Il y a un dieu atome, un dieu espace, etc. Si la science gagne ou la religion, la psychanalyse est finie". C'est donc bien dans ce monde d'aujourd'hui et de demain que Lacan disait du psychanalyste qu'il s'autorise de lui-même et ne s'auto-ritualise pas. De lui seul il dépendra que son acte ne comporte aucune trace de science et/ou de religion. A s'autoriser de lui-même, il ne s'isole pas pour autant des autres ou du monde. La solitude, inhérente à cet acte, n'en fait ni un ours ni un ermite. Aussi convient-il de ne pas l'assimiler à la "ségrégation" consécutive à "l'engagement des hommes dans un temps planétaire". L'en dissocier peut permettre d'y mieux résister. L'une est d'essence et de choix ; l'autre est de conséquence et asservit. C'est donc ce nouage : psychanalyste et psychanalyse en intention/ en extension, que nous aborderons.

### Du psychanalyste imaginaire

Avant tout, posons que cet énoncé lapidaire — "le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même" — prête à confusion. Le dérapage de l'interprétation qui consiste à considérer ou faire accroire que l'analyste s'installe comme il le veut, quand il le veut, n'est pas impossible. S'il suffit d'un mince effort intellectuel pour supposer que Lacan ne suggère pas, qu'à s'autoriser de lui-même, le psychanalyste le fasse au risque de l'analysant ou de l'analyse, l'accusation de *charlacanerie* n'est pas contrée par ce propos. Or, il rajoute : "il ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi."

Si Lacan pétrit compact son énoncé, c'est moins par goût de l'abscons que pour faire entendre la dépression

confuse par laquelle l'analyste s'autorise d'un acte qui lui échappe au moment où il le produit. La hâte, inhérente au moment de conclure, éclipse le sujet de son acte et dicte cette formulation lapidaire qui implique un effet d'élaboration après-coup.

Il n'est pas d'imaginaire que le malade ; le psychanalyste peut l'être aussi, ce qui ne se confond pas avec son lien au semblant. Il ne suffit pas, selon la méthode Coué, de se dire analyste pour l'être. Avant de tenter de repérer quelques coordonnées qui font passer l'analysant à l'analyste, il convient d'écarter celles qui assurent qu'il ne l'est pas. Ce procédé n'est pas seulement dialectique, il est induit par la confusion à laquelle Lacan prête pour signaler l'étroite marge où cet acte s'engendre, imposant pour chacun de reconnaître ce qu'il n'est pas, avant de le poser.

Car on peut "se croire" analyste en distinguant, par exemple, sa pratique médicale ou psychologique de la "théorie" analytique que l'on travaillerait par ailleurs. Dans une communication ayant pour titre : *La vraie et la fausse psychanalyse*, Lacan souligne que la vraie se prévaut "exclusivement du langage soit de ce qui, en son fondement, est le plus négligé d'être soumis aux impératifs sociaux, économiques ou biologiques." Il ajoute : "c'est le spectacle que nous offre la psychanalyse en tant qu'elle cherche à se justifier des méthodes des disciplines coexistantes en son champ, ce qu'elle ne fait qu'au prix de substantifications mythiques et d'alibis fallacieux". Céder sur le langage et se justifier de ces disciplines est une démission qui non seulement fausse l'acte analytique mais menace la psychanalyse dans son existence, d'autant que cet acte thérapeutique peut très bien être éclairé par une analyse personnelle, la fréquentation d'une Ecole et le travail des textes. Sur la base d'un *primum non nocere*, on peut rester thérapeute en diluant la psychanalyse, d'autant plus aisément que les pratiques institutionnelles y invitent. Mais, dira-t-on, si cela enrichit la pratique, satisfait patient et praticien, où est le problème ? Nous verrons que le problème est la survie de la psychanalyse, d'où la responsabilité de celui qui s'engage en son nom. Rappelons que Lacan débutait un de ses séminaires en interrogeant : "Comment allons-nous travailler ?" Il ajoutait : "je dis allons-nous, ne concevant pas que mon discours se déploie en une abstraction professorale, dont après tout peu importerait qui en profite, bien ou mal, ni par quelle voie". Son discours, loin d'être universitaire, engageait sa parole au point qu'il se disait en position d'analysant dans son enseignement et prêtait à ses auditeurs une écoute analytique pour que travaillent les signifiants. Ainsi, il voulait résister à la récupération de son discours par des sciences ou des pratiques contiguës, lesquelles, à se nourrir de psychanalyse, l'anémient. A poser cet acte médical ou psychologique au nom de la psychanalyse, l'on ne s'autorise pas mais l'on s'autoritarise, où s'entend un *s'Autriser* psychanalyste, écho d'un vouloir être docteur, maîtresse ou infirmière ; or vouloir être psychanalyste ne s'énonce pas davantage que vouloir être poète ou musicien, sinon dans l'illusion. On se retrouve l'être.

Aucune identification ne conduit à l'analyste. Si bien que pour être du sujet, la clinique de l'analyste relève de l'art plus que de la science ; elle est à créer plus qu'à répéter. Aux signes médicaux, aux repères analytiques utilisés comme tels, se substitue une pratique du signifiant et du transfert qui soumet l'analyste à l'écoute de l'analysant. L'analyste ne s'autorise donc pas d'un savoir, moins encore de connaissances, mais d'une vérité signifiante. "Ceci n'autorise nullement le psychanalyste à se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il y a à savoir". Et Lacan d'ajouter : "Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir". Se croire analyste relève donc de l'infatuation dont parle Lacan, de l'illusion ou de la religion. Si rien n'interdit au psychanalyste d'être un Trissotin de salons savants, il sera responsable plus que ridicule puisque, contrairement au poète, le psychanalyste a à charge de faire exister le discours par lequel il pourrait assumer le devoir qui lui revient en ce monde.

### **Analyste et Théorie**

S'autoriser ne dépend pas non plus d'une maîtrise théorique. Outre que l'on ne voit pas bien ce que serait la maîtrise d'une discipline qui inclut un réel, il convient de rappeler, comme le faisait récemment Guy Clastres, que l'évolution de la théorie chez Freud et Lacan modifia leur pratique et qu'un analysant analysé par le premier ou le dernier Freud ou Lacan n'eut pas le même analyste. La réflexion est juste. Elle fait entendre que la théorie ne préside pas à l'acte. L'acte dépend d'une position et, partant, de l'intégrité analytique de la démarche qui le fonde. Si la conception de l'analyse diffère selon les orientations théoriques, la qualité des analystes n'en dépend pas. La théorie fait moins le bon ou le mauvais analyste qu'un souci éthique d'un bien dire et l'attention au transfert. L'évolution de la théorie témoigne d'une psychanalyse en marche et d'une écoute aiguisée par les trouvailles des analysants pour un analyste capable de les accueillir. De cela, il résulte que la position de l'analyste ne l'engage pas à retrouver la théorie dans sa clinique mais, au contraire, à enrichir la théorie par sa clinique. La pertinence d'une théorie se vérifie par sa proximité à la clinique. F. Dolto disait de sa première écoute de Lacan : "Je ne comprenais rien à ce qu'il disait mais j'entendais qu'il parlait avec précision de ce que je rencontrais de plus délicat dans ma clinique."

Il revient donc à chaque analyste de refaire un chemin, autorisé d'une position qui lui permettra d'accueillir du neuf, de telle sorte qu'il puisse éveiller la théorie sous la contrainte clinique, seule garantie d'une transmission vivace de la psychanalyse.

### **Freud et Lacan**

Il faut enfin remarquer que, par cette formulation, Lacan se décale de Freud, lequel considérerait qu'un analyste s'autorise de son analyse, voire de son analyste. Certes, l'analyse reste une condition *sine qua non* mais s'en

autoriser peut contenir un *s'autoritariser* d'une analyse didactique comme norme des analystes. Or, Lacan fit valoir qu'il n'y a qu'une analyse. Colette Soler signalait, lors d'une soirée de la garantie, au sujet de la nomination des A.E., qu'une fin d'analyse peut n'avoir fait que des fonctionnaires. Bonne façon de produire des analystes prêts pour la routine sur laquelle ironisait Lacan.

L'analyste ne peut pas davantage autoriser son analysant. Mes démêlés avec ce principe me firent entendre qu'il ne l'est pas d'avoir été formulé par Lacan, obligeant chacun à s'y soumettre, mais plutôt qu'il n'y a d'analyste qu'à rencontrer ce principe ; c'est pourquoi un analyste ne saurait décider ou indiquer à son analysant le moment de conclure.

S'il m'est permis de faire état de mon expérience, et selon ma structure comme il en va pour chacun, il m'arriva que mon analyste me dise : "bon, je veux bien qu'on prenne son temps pour recevoir, mais vous exagérez !" Il m'avait dit cela car après un temps substantiel d'analyse je stagnais et recevoir lui semblait, à bon escient, pouvoir me faire bouger, tant écouter décale. Probablement était-il fondé à me dire cela car j'avais déminé bon nombre d'identifications et débobiné en partie la logique du fantasme qui m'avait fait débiter une analyse "pour" être psychanalyste. Reste que pour avoir si bien déminé identifications et fantasme, je ne voyais plus du tout de quoi je pouvais me soutenir et que, me répétant que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, m'en revenait une angoisse antagoniste à mon désir. Je pensais que s'il savait pourquoi il m'avait dit cela, moi, je ne le savais pas. J'en déduisis qu'un sujet supposé savoir, fut-il proche d'un temps de destitution, par définition ne peut pas autoriser l'analysant car la parole même par laquelle il l'autorise contrevient à sa destitution.

Malgré cette confusion, je me mis en position de recevoir. Qu'advint-il ? Je me surpris dans mon contrôle à parler de mes patients, jusqu'à ce que j'entende que l'analyste ne s'autorise que de lui-même... pour mettre les analysants au travail. Une précipitation, à ne pas confondre avec la hâte, m'avait mise au travail de la bonne interprétation, du bon temps d'interruption de la séance, du bon signifiant etc., du bon analyste donc, à qui je supposais toujours un savoir. Ceci me faisait douter et me tracasser pendant que, sur le divan ou son fauteuil, le *passient* passif à souhait me regardait transpirer ! Autre façon de ne pas nuire, permettre de ne rien faire !

Lacan ne récuse donc ni l'analyste ni l'analyse mais, à rabattre l'acte sur l'analysant, il pointe l'intime qui opère dans un moment de bascule du transfert où l'analyste chute d'une position de sujet supposé savoir, au statut de reste de l'analysant, lequel passe analyste. L'analyste tombe de l'analysant comme l'écaille du serpent ou les plumes de l'oiseau. Celui à qui il prêtait le plus de savoir se confond avec l'objet précieux qu'il se faisait pour l'Autre. Par conséquent, non seulement Lacan se distingue de Freud, mais sur ce point, il l'inverse. L'analyste ne s'autorise pas de son analyse mais de lui-même pour qu'il y ait de l'analyse.

Ce nouage psychanalyse-psychanalyste porte à conséquence. L'acte du psychanalyste emporte l'avenir de la psychanalyse. Aussi Lacan serrait son propos en précisant que "la psychanalyse n'a rien de plus sûr à faire valoir à son actif que la production de psychanalystes."

### **S'autoriser donc**

Les choix de Lacan méritent souvent attention. Le sémantisme de ce verbe réfléchi provient d'*auctorisare* qui dérive d'un *auctor*, au sens juridique de "garant". Et voilà pour la garantie. Le seul à pouvoir se porter garant de son acte est l'analyste lui-même. L'Ecole peut le reconnaître, non l'autoriser. Mais *auctor* signifie aussi qui fait croître, s'accroître, au sens de fondateur. Ainsi, Lacan fonde son Ecole et, du même soc tranchant qui labourera la vérité freudienne, file la métaphore avec l'autorisation que le psychanalyste se donnera, seul en mesure de faire croître la psychanalyse. Si *auctorisare* donna autoritarisme, dont on a vu un versant, il donna aussi auteur. Celui qui s'autorise de son acte est auteur de la psychanalyse.

Dès lors, nous pouvons poursuivre la lecture de Lacan : "Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Cela va de soi. Peu lui chaut d'une garantie que mon Ecole lui donne sans doute sous le chiffre ironique de L'AME. Ce n'est pas avec cela qu'il opère. Ce à quoi il a à veiller, c'est qu'à s'autoriser de lui-même il n'y ait que de l'analyse." Ceci cadre et confirme ce que nous venons de poser :

1/ Si l'acte élide le sujet, il lui faut "veiller à", donc prévoir l'instant de conclure qui lui échappera inéluctablement, afin de ne pas s'autoriser dans un passage à l'acte ou un acting-out.

2/ L'A.M.E., avec son chiffre ironique d'âme, dit assez que si la psychanalyse est concernée par une psyché et un organisme, ce sont ceux de l'Ecole et des analystes qui la composent. Sinon, ni âme ni corps anatomique ou biologique ne sont l'objet d'une psychanalyse hétérogène à la psychologie et à la médecine.

### **Là où c'était le *Cogito* l'analyste doit advenir.**

Alors, s'autoriser constitue-t-il le *cogito* de l'analyste : Je m'autorise donc je suis psychanalyste, ou bien : Je reçois donc je suis ? Le *cogito* implique que le sujet de la première proposition engendre le sujet de la seconde, ce qui est impossible dans la définition du sujet de Lacan où un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Il s'en déduit une division pour un sujet qui s'évanouit entre deux signifiants. Le *Je* qui pense être, défaille devant le signifiant, comme le *Je* psychanalyste, à l'instant de s'autoriser. Aucun sujet ne se supporte d'un autre sujet, sinon à être une substance. Qu'un sujet engendre un autre sujet, et l'Autre n'est plus supposé par le savoir mais créateur comme Dieu chez Descartes, et la religion de faire retour dans l'acte analytique. Qu'est-ce à dire ?

Le signifiant représente le sujet, non le signifié ou le référent. S'il représente le sujet, alors il emporte un reflet de réel dont, s'il est signifiant pour ce sujet, il s'approche. En outre, c'est après avoir tout risqué que Descartes

fonda son *cogito*, mouvement contraire à celui du sujet lacanien. Lacan précise : “Je ne puis, ce discours, le soutenir que d’une place essentiellement précaire à savoir que j’assume cette audace énorme où chaque fois, croyez-moi bien, j’ai le sentiment de tout risquer : cette place à proprement parler intenable, qui est celle du sujet”. Il s’ensuit que psychanalyste n’est pas le signifié de psychanalysant, ni M.L. ou Mme K. ses référents car, souligne Lacan, à introduire le signifié, on colmate la faille du sujet et donc l’on ferait bien d’y regarder à deux fois.

De sa division seule, l’analyste s’autorise, et ni de son intelligence ni de celle du langage, insiste Lacan qui critique Piaget . Alors, si s’autoriser psychanalyste ne relève pas d’un *cogito*, c’est que l’analyste ne le devient pas, mais l’advient où le sujet défaille : *Wo es war soll ich werden*. Là où c’était l’analysant, l’analyste doit advenir, dans ce moment où, écrit Paulhan dans *Le Guerrier appliqué*, il n’y a “d’autre conscience que celle, immédiate et sans mémoire, de nos actes”. Parce que cette division *actorise* en *auteurisant*, Lacan parle de passe à franchir donc au moment où l’être psychanalyste déchoit en son désêtre.

“Au commencement de l’analyse est le transfert”, dit Lacan. Au commencement de l’analyste, son analyste sera devenu l’homme de paille du sujet supposé savoir . Cette déchéance, dans ce temps de passe, ne se confond pas avec une déception. Elle permet le passage de l’analysant à un analyste, qui ne se croit plus analyste car s’il croit encore, c’est à l’inconscient, et qui n’a pas son analyse pour formation mais a, de formations, celles de l’inconscient . Qu’est-ce que cela signifie ? Si l’analyste s’est autorisé de lui-même devant ce pas de sens irréversible, l’accent tonique a porté sur le pas et non sur le sens. D’où une *auteurisation* possible interne à l’analyse de chacun. Ce pas de sens fait alors mot d’esprit et non pas effondrement. De ce pas de sens qui laisse sans pas devant soi, doit advenir un passant. De l’autre côté du miroir, l’imaginaire contient un réel qui n’engloutit plus Narcisse devant son image mais soutient son désir d’analyste. Passé, il en gardera le semblant, qui n’est pas l’illusion imaginaire, à l’instar de Jean Paulhan qui l’énonce si bellement : “j’en garde à présent que j’en suis retombé, une image et le signe de cette sorte de secret.” Transformation, signe indélébile et secret qui restent au sujet de l’épreuve d’un être qui s’est dérobé, attestent qu’une métamorphose s’est produite . La passe serait ce temps où analysant, analyste et analyse en intention et en extension se nouent. C’est pourquoi, au point où j’en suis, il me semble que l’analysant s’autorise analyste dans un moment de passe. Passe, non pas institutionnelle, mais inhérente à son analyse. Ceci ne signifie pas qu’il y ait plusieurs passes mais une seule dont l’analysant tenterait, dans un effet d’après-coup et à sa demande, de témoigner pour que de l’analyse vivace se transmette.

### **Conclusion**

Si l’analyse en intention projette la psychanalyse en extension, “conformément à la topologie du champ projectif, c’est à l’horizon même de la psychanalyse en extension que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intention”. Cette structure topologique, plus complexe qu’une bande de Möbius, précise qu’il ne suffit pas de psychanalyser pour faire de la psychanalyse. Le champ projectif exige, pour se profiler, que la psychanalyse en extension s’envisage du vide, de la béance que l’analyste aura su préserver avec rigueur dans son acte. La psychanalyse en extension se profile de la division du sujet qui la pratique. De ce report de béance résulte que l’analyste ne peut s’autoriser que de lui-même. Sur la ligne de partage où l’analyse en intention projette l’analyse en extension, lestée de sa vérité sur le savoir, se reflète le “pas-sant”. Ceci justifie-t-il le retour à l’imaginaire de Lacan à la fin de son enseignement ? Imaginaire décalé du stade du miroir qui anticipait sur la réalité, décalé de la voix de l’Autre symbolique, et supporté par le réel qui creuse le sujet.

En conclusion, la fonction du psychanalyste dans la cure, dans l’Ecole et dans le monde, me semble pouvoir s’entendre, en partie, à la façon dont Musil disait que les grands conflits surviennent de la démission de chacun dans ses responsabilités quotidiennes. De ce que chacun ne s’autorise analyste que de lui-même dépend aussi l’Ecole.